Fabien Bellat

VARSOVIE : UNE RECONSTRUCTION TRICÉPHALE. REGARDS DES ARCHITECTES FRANÇAIS SUR LA POLOGNE

La reconstruction de Varsovie touche bien sûr d'abord la Pologne, mais a aussi bénéficié d'une large attention internationale. Cela dès l'origine, pendant les chantiers. En particulier, les architectes français regardèrent avec intérêt les travaux de leurs collègues polonais, témoignant souvent leur estime pour leurs réalisations – ou mettant parfois en question l'importation de l'architecture stalinienne en Pologne.

Les proximités et les divergences sont nombreuses. La France n'a jamais envisagé sérieusement de reconstruction totale de centre-ville historique. Même Saint-Malo, où les remparts ont été réparés, a donné lieu à la reconstitution de l'allure des bâtiments historiques du XVIIIe siècle, mais pas à une recréation similaire. Varsovie a donc beaucoup étonné les architectes français, par exemple par l'efficacité des travaux de rétablissement des monuments varsoviens, puisqu'en 1955 l'essentiel était achevé – alors que nombre de villes françaises comme Caen ou Rouen n'avaient pas terminé leur reconstruction en 1960[1]... Tandis qu'en France les autorités butèrent sur le problème de la propriété des biens détruits et des litiges administratifs en découlant, en Pologne les communistes s'approprièrent brutalement le sol en l'attribuant aux autorités communales, passant outre aux droits des particuliers – l'arbi-

1 P. Gourbin, Le patrimoine de Caen à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale et de la Reconstruction, Caen 2016.

traire du pouvoir facilitant grandement le travail des architectes en retour, qui purent œuvrer avec rapidité sous une administration presque toute-puissante. Les différents architectes français qui visitèrent la Pologne durant les années 1950 ne purent donc tout à fait dissimuler une certaine jalousie face aux possibilités dont disposaient leurs confrères polonais. Mais ceci ne doit pas dissimuler d'autres échanges, où les architectes des deux pays s'observèrent mutuellement, apprenant quelquefois de quoi nourrir leur créativité.

Si elle se fit sur des modalités très différentes de celles employées en France, la reconstruction de Varsovie confronta les Français à un contexte bien plus dirigiste. Ce qui n'empêcha pas cette même reconstruction de faire coexister plus ou moins pacifiquement trois visions divergentes de l'architecture. Cette cohabitation parfois difficile fait tout le sel de la nouvelle Varsovie : des témoins laissant un peu percer leur perplexité, les architectes français livrèrent aussi quelques utiles témoignages.

Reconstruction patrimoniale et efficacité urbaine

En France, même Rouen – pourtant reconnue avant-guerre pour son patrimoine médiéval – ne fit pas l'objet d'une reconstruction à l'identique. Seuls les plus importants monuments furent restaurés, le reste de la ville donnant lieu à la mise en place d'une architecture plus moderne. Varsovie pose un cas bien différent. Face à la politique nazie d'annihilation du patrimoine polonais, le nouveau pouvoir communiste sentit avec finesse le besoin de la population de retrouver les grandes lignes mémorielles de leur capitale.

Or, pour la vieille ville, il ne s'agissait pas stricto sensu de faire œuvre de faussaire. L'un des principaux restaurateurs, Jan Zachwatowicz (1900-1983), en fut le premier conscient : « La vieille Varsovie ne pouvait vraiment pas être reconstruite comme elle était auparavant, car du point de vue de l'urbanisme et des considérations sociales elle était insalubre. Nous avions à créer une nouvelle Varsovie – mais dans cette nouvelle Varsovie nous voulions aussi avoir un document du passé[2]. » Ce type d'intervention n'était pas totalement une innovation. En France occupée, déjà le régime de Vichy avait préparé des opérations de curetage urbain dans le secteur du Marais à Paris. Si les travaux sur cette partie de la capitale française n'étaient en rien justifiés par les destructions de la guerre (Paris ayant été occupée sans combats), les architectes envisagèrent tout de même nombre de démolitions et remodelages, en vue de créer une sorte de passé monumental recomposé[3]. Face aux restaurations varsoviennes, les architectes français restèrent en général poliment diplomates – se contentant d'affirmer leur compréhension quant au désir des Polonais de retrouver l'essentiel de leur ville historique. Les Français dirent surtout leur surprise face à la rapidité des chantiers, malgré les difficultés économiques éprouvées par le pays.

2 Destroyed but not lost Warsaw Reconstruction/Preserving Memory, dir. M. Konopka, Varsovie 2006.
3 I. Backouche, Paris transformé. Le Marais 1900-1980 : de l'îlot insalubre au secteur sauvegardé, Paris 2016.

1. Joseph Marrast, façade de la première ambassade de France à Varsovie, 1929. Document Cité de l'architecture, Paris

Or Varsovie ne fut pas qu'un conservatoire muséal : se posait aussi la question d'adapter la cité reconstruite aux nouvelles nécessités fonctionnelles. La Trasa W-Z[4] fut emblématique en la matière. Plutôt que de reconstituer le pont, qui séparait mal la ville et était peu pratique à l'usage, les équipes du BOS[5] préférèrent dessiner un tunnel. Celui-ci préservant les abords de la vieille ville reconstruite, tout en optimisant la circulation automobile. Entre le site du château et l'église Sainte-Anne, ce tunnel réussit à bien s'insérer en large voie routière dans un décor historique, tandis que le démontage des édifices existants permit de réaliser derrière une des maisons rebâties un escalator piétonnier descendant de la surface vers le terre-plein inférieur. Dessinée avec doigté, cette intervention urbaine réussit un rare équilibre entre recréation mémorielle et nécessités urbaines. Aussi le travail mené par l'équipe en charge de la Trasa W-Z sous la direction de Jozef Sigalin (1909-1983) fut-il très apprécié par les architectes français, lors du congrès de 1954 de l'Union Internationale des Architectes, justement tenu à Varsovie.

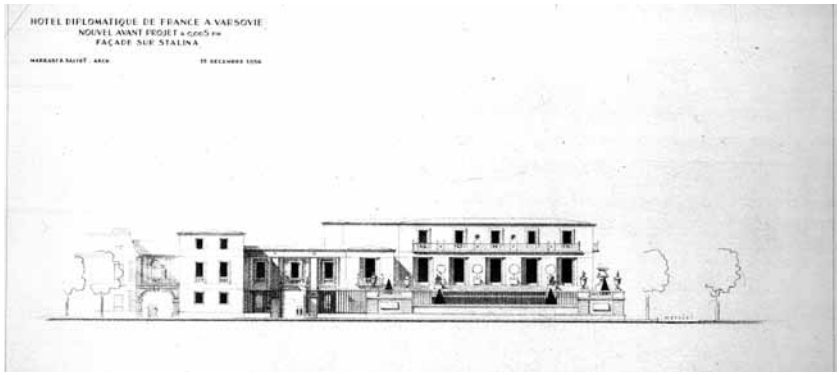
Parmi les invités français furent présents André Lurçat (1894-1970), Paul Herbé (1903-1963), Pierre Vago (1910-2002), Paul Nelson (1895-1979), et André Gutton (1904-2002). Durant les années 1930, Lurçat avait été perçu comme un rival de Le Corbusier ; après-guerre il travailla surtout à bâtir des écoles ou logements pour les banlieues communistes autour de Paris. Herbé travailla comme urbaniste en Tunisie, bâtissant la très moderne cathédrale d'Alger peu avant l'indépendance de l'Algérie. Parmi les disciples de Le Corbusier, Vago participa à la reconstruction d'Arles, avant de devenir l'un des princi-

4 « Itinéraire W-Z ». L'abréviation « W-Z » désigne « Wschód-Zachód » (Est-Ouest).
5 BOS – Biuro Odbudowy Stolicy (Bureau de reconstruction de la capitale).

paux organisateurs de l'UIA. D'origine américaine, Nelson finalisa sa formation à Paris, bâtissant ensuite essentiellement en France, où il contribua à la nette modernisation de l'architecture des hôpitaux[6]. Et Gutton fut parmi les enseignants qui tentèrent de moderniser l'Ecole des Beaux-Arts, bâtissant aussi nombre d'équipements postaux. Tous exprimèrent leur enthousiasme face à la Trasa W-Z, pour eux exemplaire dans son ajout d'un élément fonctionnel moderne dans un environnement historique.

Cependant, le concours pour la reconstruction du château royal, cette même année 1954, donna lieu à de plus vifs échanges dans la communauté architecturale internationale réunie à Varsovie. Les projets étonnants conçus par Bohdan Pniewski (1897-1965), ou par le couple Stanislaw (1894-1967) et Barbara Brukalski (1899-1980) suscitèrent une certaine incompréhension des Français, dont beaucoup ne perçurent pas les coulisses politiques de cette reconstruction. Lurçat marqua une nette opposition au principe de la reconstruction de ce monument : en tant que membre du Parti Communiste Français, et ainsi fort proche de l'URSS (il avait travaillé à Moscou durant les années 1930), son cinglant désaccord était certainement motivé d'abord par des raisons idéologiques, refusant de voir rétabli un symbole de l'ancienne royauté polonaise. Pourtant, dans une précédente consultation en 1947, Lurçat n'avait pas tari d'éloges sur les projets varsoviens, déclarant : « Le plan de Varsovie est l'un des meilleurs que j'ai vus depuis la fin de la guerre. Les données ont été sélectionnées et compilées de manière précise et rationnelle à la fois pour l'ensemble de la ville et pour ses particularités[7]. » Dans cette même enquête, Lurçat multiplia les commentaires favorables sur le soin donné aux espaces publics et jardins notamment. Opinions sincères ? Ou remarques militantes destinées à appuyer le travail d'un pays désormais aux mains du Parti communiste ? Sans doute un peu des deux, tant après-guerre Lurçat montra son intérêt pour les réalisations des municipalités communistes et fut en cela un bon cheval de Troie de Moscou dans les milieux architecturaux. Dans la même consultation, Nelson – plus indépendant politiquement – exprima lui aussi son approbation générale des projets varsoviens. Bien que tout aussi dévoués à la modernité, Vago et Herbé furent plus subtils, considérant à propos du château qu'il s'agissait d'un problème intérieur, où les visiteurs étrangers n'avaient pas à se prononcer[8]. Seul Gutton marqua sans équivoque son entière approbation, car selon lui la vieille ville ne pouvait se concevoir sans le repère monumental du château[9]. Peu suspect de sympathies communistes – au congrès de l'UIA à Moscou en 1958 il s'opposa plusieurs fois aux manigances de propagande des soviétiques – Gutton constituait le type même d'architecte français attaché à suivre le travail de ses confrères du monde au-delà

6 D. Severo, Paul Nelson, Paris 2013.
7 Extrait d'un commentaire d'André Lurçat, in Streszczenie opinii zagranicznych rzeczoznawców o Planie Generalnym Warszawy, w: Warszawa Stolica Polski Ludowej, z. 1, Varsovie 1970.
8 Międzynarodowe spotkanie architektów w Warszawie, 17-26 Czerwiec 1954, 1955, pp. 22-23.
9 André Gutton, De la nuit à l'aurore. Conversations sur l'architecture, éditions du Zodiaque, Paris 1985.



2. Joseph Marrast, projet pour la nouvelle ambassade de France à Varsovie, 1955. Document Cité de l«architecture, Paris

de toute considération politique[10]. Gutton nota d'ailleurs combien la politique menaçait le dialogue entre architectes, soulignant à quel point le militantisme communiste d'Helena Syrkus (1900-1982) empêchait de réels échanges. De retour à Varsovie peu après, et voulant visiter la famille Syrkus (pourtant prévenue de son passage), Gutton trouva ainsi sur leur porte un mot écrit en français : « Nous ne sommes pas là[11] ». L'idéologie rompait donc de possibles ponts entre les créateurs français et polonais.

La reconstruction de la vieille ville fut donc globalement bien reçue, à part le sujet plus sensible de la reconstruction du château royal. En somme, ce château autour duquel s'affrontaient les opinions à Varsovie, provoquait aussi la polémique chez les observateurs internationaux.

Des échanges créatifs

La Pologne des années 1930 avait bien développé sa variante nationale de la modernité, notamment via le travail de Bohdan Pniewski (1897-1965) ou du groupe d'avant-garde Praesens. Si la guerre interrompit cet élan, la reconstruction donna malgré tout de nouvelles opportunités architecturales pour la modernisation de Varsovie.

En particulier le travail du groupe mené par Maciej Nowicki (1910-1950) fut-il salué en 1947 par Le Corbusier (1887-1965). Le maître franco-suisse considéra que les projets de Nowicki rejoignaient les travaux projetés de son disciple catalan José Luis Sert (1902-1983) pour Ciudad dos Motores au Brésil: « Varsovie prépare des plans de reconstruction d'une ampleur étonnante sur

10 J'ai plus développé ce sujet dans « Architectes français au Congrès de Moscou 1958 : entre questions de style et querelle politique », actes du colloque *Les français dans la vie intellectuelle russe au XXe siècle*, Presses de l'Académie des Sciences de la Fédération de Russie / CNRS, Moscou/Paris 2014.

11 André Gutton, De la nuit à l'aurore. Conversations sur l'architecture, opus cité, p. 286.

les mêmes données[12] ». Si Nowicki lui-même ne travailla pas directement pour Le Corbusier à Paris, son épouse Stanislawa Nowicka (1912-2018) fit un court passage à l'atelier de la rue de Sèvres durant les années 1930. Toutefois, il est plus que probable que Le Corbusier découvrit à New York les projets pour Varsovie par Nowicki lui-même, quand celui-ci coopéra à l'équipe pour la mise au point du projet du siège de l'ONU.

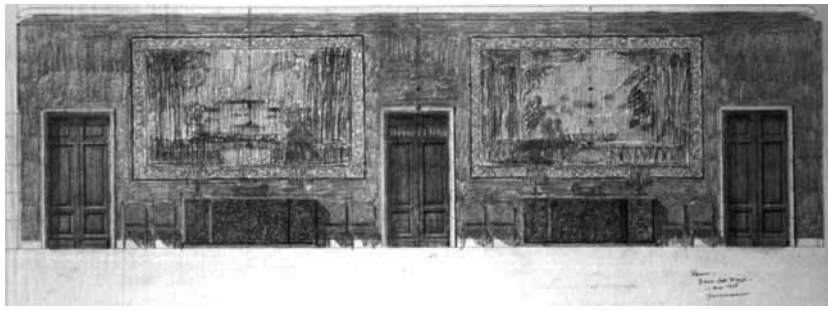
Pour Varsovie, Nowicki rechercha d'abord des solutions capables de remodeler la cité, afin d'en faire une authentique capitale moderne[13]. L'architecte considéra les espaces au-dessus de l'avenue Marszalkowska comme les plus à mêmes d'accueillir un nouveau centre urbain. Cela aurait nécessité la démolition d'un dense quartier du XIXe, dans une opération de table rase franchement corbuséenne ! Face à une ville fonctionnellement défaillante en bien des points, Nowicki retrouvait la radicalité des projets modernes des années 1920, n'hésitant pas à contester l'héritage urbain, et proposant des solutions tranchant littéralement dans le vif.

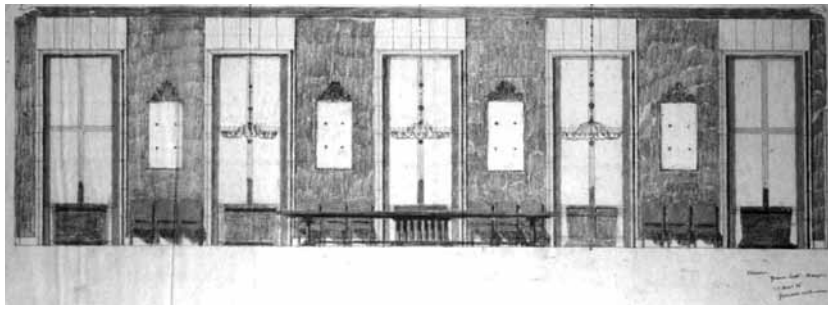
Si l'audace de l'ensemble dénote l'assimilation des théories de Le Corbusier, le style des façades relève d'un choix formel plus prudent, influencé par le style d'un autre grand maître français de la modernité : Auguste Perret (1874-1954). Estimant sans doute que les communistes n'accepteraient jamais de voir Varsovie métamorphosée en variante polonaise du Plan Voisin, Nowicki préféra tabler sur une apparence certes toujours rationaliste, mais d'une monumentalité plus classique, similaire aux choix formels de Perret. Les façades de Nowicki soulignent la verticalité structurelle des poteaux de béton, utilisés en moyen architectonique animant les parois à mi-chemin entre l'ordre colossal à l'antique et l'élancement gothique. Une double tour, reliée à son sommet par une légère passerelle, semble même une variante modernisée de Notre-Dame de Paris… Sinon, les volumes d'une échelle urbaine moyenne, avec des portiques en rez-de-chaussée et des attiques en retrait, apparaissent comme héritiers d'une tradition classique – celle-ci étant modernisée par des moyens issus eux de la modernité française des années 1930.

En bien des points, Nowicki semble avoir médité le projet de Perret pour la Porte Maillot à Paris (1931) ; projet dont Perret reprit lui-même plusieurs éléments clé dans sa reconstruction du Havre. Nowicki chercha à varier les modes d'expression structurelle, alternant façades à panneautage carrés, et travées verticales plus élancées. Si la disposition du cœur de district rappelle les grandes lignes du Plan Voisin, Nowicki évita néanmoins la rigueur géométrique corbuséenne, lui préférant une certaine variété spatiale au moyen de ruptures d'axes et décalages entre édifices. La nouvelle Varsovie selon Nowicki se serait ainsi ajoutée aux côtés de l'ancienne, en s'établissant dans le prolongement du jardin Saski restauré, et conservant les églises historiques.

12 Le Corbusier, « Los Ciudad dos Motores », *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°13-14, Paris, 1947, p. 98. Cité par A. Kubova, Ville industrielle vs paysage habitable. Tchécoslovaquie 1918-1956, Paris 2016, p. 33.

13 Voir M. Urbanska, *Maciej Nowicki – humanista i wizjoner architektury. Osobowość twórcza na tle epoki*, thèse doctorale, Université Jagellonne, Cracovie 2000.





3–4. Joseph Marrast, projets d'aménagements internes pour la nouvelle ambassade de France à Varsovie, 1955. Document Cité de l'architecture, Paris

L'œuvre de Perret marqua aussi fortement un autre créateur polonais de premier plan, Marek Leykam (1908-1983). Cela spécialement dans l'édifice abritant l'administration en charge des industries de l'acier et du charbon qu'il créa sur l'avenue Marszalkowska, où sa connaissance des capacités structurelles médiévales irrigua ses choix technologiques, affichant clairement la structure en béton. Le souvenir des traités du XIXe – ceux d'Eugène Viollet-Le-Duc (1814-1879) ou d'Auguste Choisy (1841-1909) – inspira sans doute Leykam, comme ces ouvrages l'avaient fait avant lui pour Perret, lorsque celui-ci avait recherché vers 1900 un langage cohérent pour le béton armé. Avec de fins piliers biseautés partant en jet ininterrompu depuis le sol jusqu'à la corniche, le bâtiment polonais allie efficacité technique et majesté de son volume, grâce à un jeu subtil liant les ouvertures vitrées du hall avec le réseau des meneaux divisant verticalement les fenêtres ; le tout trouvant un couronnement ferme par une large corniche de béton, discrètement traditionnelle. Si l'ensemble semble à première vue un décalque du style employé par Perret en France depuis les années 1920 (et qu'il déployait encore au Havre au même moment), le travail de Leykam à Varsovie n'en reprend que les grands principes constructifs, leur apposant ensuite une façade bien plus fine que celles mises en œuvre par le maître français. Sans doute Leykam voulait-il un usage plus délicat du béton, en réduisant l'emprise visuelle des piliers biseautés au strict nécessaire, trouvant ainsi un bel équilibre entre l'efficacité structurelle et l'élégance esthétique.

Au Sénat aussi, le souvenir de Perret se fait sentir. Dans cet édifice symbolique, Pniewski choisit d'utiliser des pilotis à la Le Corbusier, mais employa pour les intérieurs une somptuosité néo-classique simplifiée plus dans la ligne des œuvres de Perret. En particulier le goût de Pniewski pour les beaux escaliers suspendus rejoignait le majestueux escalier conçu en 1937 par Perret au Conseil économique et social[14]. Surtout, l'escalier du hall principal fut conçu selon un schéma similaire à celui que Perret avait bâti en 1913 au théâtre des Champs-Elysées. Ici le schéma global s'inspirait de l'ancien escalier des ambassadeurs au château de Versailles ; Perret comme Pniewski connaissaient leurs classiques, et surent tous deux les moderniser pour les adapter aux nouvelles techniques constructives du XXe siècle. Le Sénat fut présenté avec fierté à une autre délégation d'architectes français en 1955 – comprenant les très académiques Joseph Marrast (1881-1971) et Paul Tournon (1881-1964), envoyés à cause de la reconstruction de l'ambassade ? Marrast avait participé à l'urbanisation du Maroc au début des années 1920 ; Tournon avait remporté le second Grand Prix de Rome en 1911 et bâti plusieurs églises catholiques, dont le pavillon pontifical à l'exposition de Paris 1937. L'un d'eux (lequel ?) laissant ce mot éloquent dans le livre d'or du Sénat : « Après la pénible exploration du Palais de la Culture et de l'Avenue Marszalkowska, j'étais consterné par votre architecture. Sur le chantier du Sénat, j'ai éprouvé du soulagement, comprenant qu'en Pologne on peut encore trouver de brillants créateurs[15]. » D'un côté, une telle remarque condamnait ouvertement l'exportation de l'architecture stalinienne en Pologne – et de l'autre côté reconnaissait avec courtoisie le talent de Pniewski. Alors que le pays subissait une communisation croissante, le peu d'estime des architectes français pour le Palais de la Culture et l'avenue Marszalkowska dut provoquer une certaine gêne parmi les responsables du Sénat[16]. Pourtant l'avenue varsovienne utilisait un type de schéma spatial avec place en coude proche de celui employé à Caen par Marc Brillaud de Laujardière (1889-1973). Aussi, le différend se jouait surtout sur les ajouts statuaires d'esprit réalistes socialistes du travail de l'équipe Sigalin sur l'avenue Marszalkowska. Une fois de plus, derrière l'architecture, c'est la politique qui créait de la distance entre les bâtisseurs des deux pays.

L'ambassade de France à Varsovie

Si la France établit des relations diplomatiques avec la Pologne dès la renaissance du pays en 1918, ce n'est qu'en 1929 que Paris put établir à Varsovie une ambassade satisfaisante. Celle-ci fut bâtie par Joseph Marrast, en remodelant le palais Branicki existant – construit en 1873 par Leandro Marconi (1834-

14 B. Wierzbicka, *Projekty Bohdana Pniewskiego dla Sejmu*, Warszawa 1994, p. 47-54.

15 Anecdote relatée par Jan Zawistowski, chef de chantier de Pniewski pour le Sénat ; cité par M. Czapelski, Buildings of Polish Parliament, the Sejm and the Senate, Varsovie 2010, p. 53.

16 M. Murawski, The Palace Complex. A Stalinist Skyscraper, Capitalist Warsaw, and a City Transfixed, Indiana University Press, Bloomington 2019.

5. Marek Leykam, Bureau des industries de l'acier et du charbon, Varsovie, 1950. Photo par l'auteur

1919) – sous la forme d'un petit château diplomatique, avec des façades en briques et pierres dignes des résidences aristocratiques du XVIIe siècle[17]. La destruction partielle de cet édifice en 1944 posa vite la question de son remplacement. Mais sous quelle forme ? D'abord le Ministère français des Affaires étrangères voulut être fidèle à l'architecte, commandant en 1955 à Marrast et à Marc Saltet (1906-2008) des études pour la reconstruction de l'ambassade sur l'avenue Staline. Bien que ce duo ait modernisé l'apparence extérieure selon un néo-classicisme mâtiné d'Art-Déco, la distribution interne accordait surtout les espaces aux réceptions, malgré une aile réservée aux bureaux. Si un tel projet s'accordait assez bien avec le style du proche Sénat polonais, la nouvelle ambassade prévue par Marrast perpétuait une vision anachronique de la diplomatie. Son projet fut donc enterré sans tambour ni trompette, avec d'autant plus de facilité que le durcissement du régime communiste polonais et la rhétorique agressive de guerre froide ne facilitait guère les relations avec Paris.

L'abandon de la proposition Marrast/Saltet condamna donc la France à une sous-représentation diplomatique en Pologne : inconvénient crucial, alors que l'URSS venait d'y reconstruire sa propre ambassade en 1954. Si la déstalinisation rendit vite cet édifice stalinien anachronique, la France ne pouvait aligner en Pologne les mêmes moyens que ceux dont disposaient les Russes en Pologne. Entretemps, en 1958 les négociations franco-polonaises écartèrent la possibilité d'une restauration d'un palais du XIXe siècle sur un

17 Si Marrast se rendit plusieurs fois à Varsovie aux débuts du projet, le chantier fut finalement suivi sur place par un architecte français actif en Pologne, Alphonse Gravier, et l'architecte polonaise Claire Holzman. Celle-ci aurait également participé à l'aménagement des intérieurs de l'ambassade.

6. Auguste Perret, Hôtel de ville du Havre, 1953. Photo par l'auteur

site plus central, sur l'esplanade Pilsudski – les deux parties inclinant de plus en plus vers la réalisation d'un édifice moderne[18]. Cela autorisa finalement de redéfinir le problème, les architectes Jozef Sigalin et Adolf Ciborowski (1919-1987) – en poste à la mairie de Varsovie, et au rôle crucial dans la reconstruction de la capitale polonaise – intervenant en 1961 auprès du Quai d'Orsay pour reprendre le problème de l'ambassade sur de nouvelles bases, toujours sur le site accordé.

Un relatif assouplissement des relations internationales – grâce au dialogue renoué entre l'Élysée et le Kremlin sous de Gaulle et Khrouchtchev – aboutit à des solutions jusqu'ici inusitées. Tandis que la Pologne maintenait son offre de terrain, la France préféra cette fois recourir à une consultation de trois architectes invités. Celle-ci confronta Guillaume Gillet (1912-1987), Bernard Zehrfuss (1911-1996), et Henry Bernard (1912-1994) en 1960[19]. Ces trois Prix de Rome – 1946, 1939 et 1938 respectivement – avaient chacun remis en question différemment leur formation Beaux-Arts pour inventer une version personnelle de la modernité. Un premier voyage sur place début 1961 précisa les modalités, les Polonais conservant un droit de regard sur le projet – et s'en servant pour justifier des voyages croisés d'architectes polonais en France... Le trio fut invité à soumettre ses études et maquettes, sous un anonymat de principe – assorti d'une note établissant la préférence française sur l'une des trois propositions (une note ironisant sur le fait que la France ne bâtirait pas trois ambassades ![20]). Le Quai d'Orsay insista pour que le projet

18 F. Lamarre, Ambassade de France à Varsovie. L'histoire mouvementée d'une représentation française, éditions Jean-Michel Place, Paris 2004, p. 18. L'architecte en chef de la Commission des immeubles du MAE, Jean Demaret (1897-1967) avait validé cette possibilité, et l'architecte Monuments Historiques et Bâtiments civils Jacques Laurent (1911-1985) étudia plusieurs projets de semi-restauration de l'édifice sélectionné, le palais Kronenbourg, finalement détruit en 1962.

19 F. Delorme, Guillaume Gillet, éditions du patrimoine, Paris 2013, p. 156.

20 Archives diplomatiques françaises, La Courneuve, 750SUP1375.

7. Auguste Perret, Immeuble d'habitation, Le Havre, 1950. Photo par l'auteur

symbolisât dignement l'architecture moderne française dans la reconstruction de Varsovie, répondant d'ailleurs au vœu de Sigalin et Ciborowski. Ceux-ci suivirent le choix français, adoubant le projet signé par Zehrfuss. Avec ce projet radical, la France ringardisa pour de bon l'ambassade soviétique – au grand dam des Russes, et au grand plaisir des Polonais. Cependant, l'inattendue volte-face des autorités polonaises, réattribuant le terrain auprès de l'esplanade Pilsudski, exigea la recherche d'un nouvel emplacement. Comme le MAE l'indiqua à Zehrfuss : « Il ne fait pas de doute qu'une décision de caractère politique a été prise et est tombée du ciel sur les architectes[21] ». Sans doute Gomulka, rigide laquais de Moscou, voulut-il réaffirmer à ces Impérialistes de Français qu'en terre communiste le mot final restait au Parti…

Si les diplomates reprirent leurs tractations pour un terrain approprié, Zehrfuss resta impavide : son projet pouvant s'accommoder d'un autre terrain, il en fit préparer les études techniques avant même d'obtenir confirmation du site de la rue Piekna. Le chantier fut également mené en coopération étroite aux côtés des Polonais, avec Andrzej Dzierżawski (1927-1997) pour architecte d'opération. Celui-ci avait signé en 1962 une usine de meubles, utilisant audacieusement des auvents de façade et de couverture en aluminium – une œuvre bien en phase avec le travail de Zehrfuss à l'Imprimerie Mame de Tours[22]. Aussi l'ambassade de France à Varsovie constitue-t-elle un dossier clé de la relation entre architectes français et polonais pendant et après la

21 Idem.
22 Ch. Desmoulins, Bernard Zehrfuss, éditions du Patrimoine, Paris 2008, pp. 28-31.

reconstruction de la ville. L'édifice final symbolise la foi en la modernité partagée par les architectes des deux pays, malgré les désaccords idéologiques.

Conclusion

De fait, les fines reconstitutions patrimoniales recréèrent un décor urbain historique, renouant le fil coupé avec la mémoire nationale, tandis que des projets novateurs affirmèrent aussi à nouveau l'inventivité moderne polonaise. Enfin, les tentatives des envoyés de Staline pour plus soviétiser la capitale polonaise firent face à de sérieuses résistances. En somme plusieurs tendances coexistèrent à Varsovie, les bâtisseurs polonais voulant servir les attentes de l'Etat tout en défendant leur liberté esthétique. En conjuguant fidélité mémorielle et création neuve, Varsovie fut ainsi un centre dynamique d'expérimentation architecturale.

Face à cet étonnant – et réussi – collage, les architectes français ne restèrent pas indifférents, apportant en Pologne leur point de vue sur ce que devrait être une reconstruction de capitale. Même si certains d'entre eux furent assez perplexes devant les reconstitutions historiques du centre ville, les Français furent plus compréhensifs que les Américains sur l'aspect mémoriel capital de la renaissance de Varsovie. En témoigne par exemple la réaction outrée de Richard Neutra (1892-1970), pour qui la reconstruction de Varsovie relevait selon lui de l'abomination anti-moderne ! Les Français furent plus nuancés : leurs villes ayant également beaucoup souffert de la guerre, ils comprenaient un peu mieux le désir des Polonais de retrouver l'identité historique de leur capitale. Peut-être le relatif soutien des Français à leurs travaux dut-il soutenir moralement un peu les Polonais, alors que les envoyés de Staline essayaient de plus en plus d'imposer leur marque sur Varsovie ? Tandis que l'ombre de la guerre froide se faisait pressante, obligeant à des affrontements de propagande, le congrès de l'UIA fut un petit ilot de dialogue entre architecte de plusieurs nationalités, permettant à la Pologne de montrer sa voie dans une Europe déchirée entre les deux Blocs.

Si justement l'ombre de la guerre froide leur fit tout autant détester l'exportation de l'architecture stalinienne, les Français n'en saluèrent qu'avec plus de fraternité les efforts polonais pour poursuivre leur propre recherche de modernité. Ainsi, dans la reconstruction tricéphale que connut Varsovie, les architectes français furent-ils des témoins occasionnels et solidaires – qui ne ménagèrent pas leurs observations et leurs éloges.

Varsovie : une reconstruction tricéphale. Regards des architectes français sur la Pologne – résumé

La reconstruction de Varsovie fut observée avec soin par les architectes étrangers. Par exemple, les bâtisseurs français furent pour la plupart admi-

ratifs de la réédification des monuments historiques polonais – notant au passage la rapidité de leur rétablissement, alors que les centres anciens français furent restaurés bien plus lentement. De fait, les choix faits à Varsovie sont bien différents de ceux réalisés dans des cités comme Rouen ou Caen, où seuls certains monuments furent reconstruits, entourés par un urbanisme plus moderne. De plus, des architectes entre tradition et modernité – dont Paul Tournon, Joseph Marrast, André Gutton – visitèrent Varsovie en saluant certes le travail de leurs confrères polonais, mais blâmèrent aussi le poids de l'architecture stalinienne dans un pays dorénavant sous la coupe des communistes. Le Sénat rebâti par Bohdan Pniewski fut ainsi salué avec chaleur par ses collègues parisiens, qui dirent au passage leur peu d'estime pour l'œuvre de Lev Roudnev au Palais de la Culture. Peut-être avec un peu de chauvinisme, Tournon et Marrast virent chez Pniewski l'influence d'Auguste Perret... De même, Le Corbusier vit dans les projets de Maciej Nowicki pour Varsovie un nouvel écho de ses théories... Quant à André Lurçat, ses éloges sur Varsovie trahissent son militantisme auprès du Parti communiste – révélant aussi son rejet du désir des Varsoviens de reconstruire le château royal. Idéologie et architecture... D'autres Français, tels André Vago, Paul Nelson et André Gutton saluèrent avec plus d'indépendance la qualité des plans pour Varsovie.

En somme, les architectes français furent attentifs à la reconstruction de Varsovie – saluant à la fois les accomplissements et disant parfois leur surprise devant l'architecture polonaise.

Mots clés: reconstruction de Varsovie, architectes français, tradition et modernité, relations internationales

Warszawa: trzy koncepcje odbudowy. Polska w oczach architektów francuskich – streszczenie

Odbudowie Warszawy przyglądali się wnikliwie zagraniczni architekci. Przykładowo, większość budowniczych francuskich odnosiła się z podziwem do odbudowy polskich zabytków historycznych – zwracając przy okazji uwagę na tempo, z jakim przywracano je do stanu pierwotnego, podczas gdy francuskie centra historyczne były odrestaurowywane znacznie dłużej. Koncepcje wybrane w Warszawie były zupełnie różne od tych, które przyjęto w miastach takich jak Rouen czy Caen, gdzie tylko niektóre zabytki zostały zrekonstruowane i otoczone bardziej nowoczesnymi rozwiązaniami urbanistycznymi. Ponadto, architekci łączący w swoim stylu tradycję i nowoczesność – a wśród nich Paul Tournon, Joseph Marrast, André Gutton – zwiedzali Warszawę, doceniając z pewnością pracę swoich polskich kolegów, ale także krytykując brzemię architektury stalinowskiej w kraju znajdującym się pod rządami komunistów. Siedziba Senatu odbudowana

według projektu Bohdana Pniewskiego została więc przyjęta z uznaniem przez jego paryskich kolegów, którzy jednocześnie nisko ocenili pracę Lwa Rudniewa przy projekcie Pałacu Kultury. Być może z lekką nutą szowinizmu Tournon i Marrast dostrzegli u Pniewskiego wpływ Augusta Perreta... Podobnie Le Corbusier widział w projektach Macieja Nowickiego dla Warszawy nowe odbicie swoich teorii... Natomiast pochwały dla Warszawy ze strony André Lurçata zdradzały jego nastawienie – bojownika partii komunistycznej – ujawniając również jego brak akceptacji dla dążenia mieszkańców Warszawy do odbudowy Zamku Królewskiego. Ideologia i architektura... Inni Francuzi, jak André Vago, Paul Nelson i André Gutton, w bardziej niezależny sposób wyrażali swoje uznanie dla wysokiej jakości planów opracowanych dla Warszawy.

Podsumowując, architekci francuscy byli uważnymi obserwatorami odbudowy Warszawy – podziwiając osiągnięcia, a czasem wyrażając swoje zaskoczenie wobec polskiej architektury.

Słowa kluczowe: odbudowa Warszawy, francuscy architekci, tradycja i nowoczesność, stosunki międzynarodowe